Suite de la page 7

Le bénéfice stratégique de l'immense mensonge d'une guerre — «que nos soldats sont en train de gagner pour la grandeur de la France et la défense des valeurs de l'Occident» — a été d'avoir le blanc-seing total des Français. Lorsque Jacques Chaban-Delmas, ancien de la résistance et compagnon du général de Gaulle, pendant les années difficiles, ministre de la Guerre, offre, au début de l'année 1958, une promotion à Lacheroy, c'est pour préparer la vaste et savante opération qui ramènera de Gaulle au pouvoir avec un cahier des charges précis : maintenir l'Algérie dans le giron français par la guerre totale.

Les services de l'action psychologique de Lacheroy, cisellent l'opération de Gaulle, sous une formule rapidement consensuelle : «la résurrection de la France». Et, encore une fois, l'opinion publique française avale et en redemande.

La constante de l'approche des Algériens par beaucoup de Français est le mépris et le racisme. La légitimité du droit au sol des pieds-noirs «qui ont construit l'Algérie moderne» ne fait pas de doute et complique et brouille la vision des Français, quel que soit le parti politique auquel ils apportent leurs suffrages et quelle que soit la hauteur de la branche sociale où ils perchent.

La volonté des hommes du CCE

Jamais les hommes du CCE n'ont été aussi grands que pendant la période où les services psychologiques de l'armée française déversaient sur le peuple français et sur le monde la fiction d'une victoire «que les succès militaires de l'armée française et l'attachement de la population musulmane à la France annoncent».

Pour ces officiers, le bouclage de la frontière algéro-tunisienne en passe de réussir, l'asphyxie des maquis qui ne manquera pas de se produire, la destructions des réseaux de Ben M'hidi et de Yacef Saâdi à Alger, les combats qui se sont conclus à l'avantage des Français autour de Souk-Ahras, quand l'héroïque Youssef Latrèche et ses hommes ont mené les attaques frontales d'avril-mai 1958, les succès locaux de l'arabisation de la guerre par le recrutement massif de harkis, sont les augures, longtemps attendues, de la victoire finale. Mais ces officiers d'état-major français, ô combien sûrs d'eux-mêmes, sont dans l'erreur ! L'erreur de ces stratèges pressés est de n'avoir pas compris que le facteur «temps» n'avait pas la même valeur politique des deux côtés. Quand ils raisonnaient, eux, en termes de «quarts d'heure», les chefs de la Révolution raisonnaient en termes de décennies.

A l'accélération artificielle du temps et aux montages publicitaires, le directoire politique de la Révolution oppose, sans fébrilité ni nervosité, la réalité têtue d'une action sur le long terme, toujours relancée, puisant ses ressorts dans les forces vives de tout un peuple.

C'est toute la différence entre les petites tactiques des uns et les stratégies globales des autres. Pour les hommes de fer du CCE, les batailles perdues à Souk-Ahras, les difficultés de l'acheminement, la grogne des maquisards, la baisse de compression dans les maquis de l'Aurès, les entreprises sournoises de Bourguiba, la veulerie et l'égoïsme des Arabes et les rodomontades des colonels de l'esbroufe, de la baignoire et de la gégène, ne sont que péripéties. Ce qui compte à leurs yeux — et ils ont raison de le comptabiliser sous cette rubrique — c'est l'existence, la force et la détermination du Front des Algériens.

La décision de porter la guerre sur le sol français est plus qu'un nouveau front ouvert après le bouclage des frontières, plus qu'un électrochoc administré à l'indifférence française, plus que la preuve donnée au monde de la vitalité de la révolution, plus qu'un avertissement aux Tunisiens après le coup de Jarnac du pipe d'Edjelé, plus qu'un message aux compagnies pétrolières qui attendent tant de Hassi Messaoud, plus que la mort définitive de l'intégration par le renvoi dans «leurs mechtas d'origine» de milliers d'Algériens vivant en France, plus que l'échec du référendum voulu par de Gaulle désireux de démontrer qu'en Algérie, «la parole est désormais à la politique», plus que l'affectation autour des objectifs stratégiques susceptibles d'être ciblés par le FLN de 100 000 hommes, la décision de porter la guerre sur le sol français est essentiellement l'affirmation d'une détermination : «Nous combattrons le temps qu'il faudra, partout et par tous les moyens, pour conquérir notre liberté.» Sur la mare étale et sans rides de l'opinion publique française, le pavé brûlant de Mourepiane pouvait donc être jeté. Il ne pouvait en aucun cas produire davantage de cercles hostiles que ceux qui existaient déjà.

Le jour d'après

Hasards de la galaxie révolutionnaire, la comète «août» tourne et revient, laissant une traînée pourpre dans les mémoires. Août 1955…, août 1956…, août 1958. Les flammes qui montent dans le ciel de Martigues, Port-la-Nouvelle, Marseille, Narbonne, Toulouse donnent de nouvelles couleurs à la révolution algérienne. Bourguiba est effaré.

Habib Bourguiba.

Gamel Abdel Nasser.

Photos : DR

Depuis que le journal *L'Action* dans son édition du 23 décembre 1957 a dévoilé — sur ordre — la teneur des négociations entre les gouvernements français et tunisiens pour le passage à travers le territoire tunisien du gaz et du pétrole d'Edjelé et de Hassi-Messaoud, et que les informations données par *L'Action* se sont confirmées (le 25 juin un cabinet restreint sous la présidence de De Gaulle a validé le projet) le «combattant suprême» s'attend à une réaction violente de la part du CCE. Il se perd en supputations. Ils ont osé en France que n'oseront-ils pas en Tunisie ?

La réactivation des maquis yousséfiste? Amara Bouglez a été contraint par le CCE de démobiliser les partisans de Salah Ben Youssef présents dans ses unités et de les renvoyer chez eux.

Un attentat contre sa personne ? Il en a anticipé l'éventualité en faisant pendre haut et court Tayeb Ezzélag et Tahar Lassoued, les deux principaux chefs guérilléros qui ont contraint Mendes-France à négocier.

Il est bon de préciser que la décision de porter la guerre en France a été l'aboutissement d'une réflexion globale sur les stratégies à mettre en œuvre pour contrer la pression ennemie, d'année en année plus forte, et faire avancer la Révolution. Elle n'est pas née par génération spontanée. Elle n'a pas été une idée saugrenue venue soudainement au gré d'une rencontre impromptue entre les trois B.

L'aide à un coup d'Etat ? L'état-major de la petite armée tunisienne est encore aux mains des officiers du Bey, aussi tranchants que des poignards d'apparat yéménites.

Une révolution de palais ? Sa garde prétorienne est sous le contrôle du commandant Mahjoub Ben Ali qui lui est corps et âme dévoué. Mais les Algériens n'ont pas besoin de recourir à ces extrémités, parce que le pétrole qui brûle en France a changé fondamentalement la donne stratégique en Afrique du Nord. Le président tunisien finit par comprendre que ceux qu'il a trahis ont repris la main d'une façon à laquelle personne ne s'attendait.

Les compagnies pétrolières et le gouvernement français vont désormais tenir compte du considérable potentiel de «nuisance» du FLN.

Les camions-citernes, les pipes et les tankers sont encore plus vulnérables que des réservoirs. L'Algérie en guerre vient de signifier à tous sa façon de voir les choses : «Le Sahara est algérien et tout passera par nous.» A bon entendeur salut.

Au Moyen-Orient, la rue arabe est transportée de fierté. Les gouvernements, au diapason de leurs opinions publiques, prêtent une oreille plus attentive aux demandes algériennes. Les «Magirus» de Soufi Salah et de Mahmoud Cherif vont pouvoir déverser dans les dépôts du CCE leur chargement d'armements. La répression qui s'abat sur la communauté algérienne soude davantage les rangs des Algériens, les aguerrit et les prépare à d'autres confrontations.

Les grandes manifestations du 17 Octobre 1961 ont muri sur les feux de Mourepiane. La bataille à « front renversé» lancé par la Fédération de France du FLN, le 24 août 1958, a gagné son pari.

M. M.

Publicité